

LES ENIVRÉS

de Ivan Viripaev || mise en scène Clément Poirée

14 septembre > 21 octobre 2018



Les Echos

«LES ENIVRÉS»: SUR UN BATEAU IVRE À LA TEMPÊTE.

Clément Poirée représente avec audace la pièce soûle d'Ivan Viripaev au théâtre de la Tempête. Tout bouge sur scène, les acteurs virtuoses, comme le plateau. Confronté aux délires visuels et existentiels d'une bande de clowns imbibés, le public est saisi par l'ivresse du théâtre.

Avis de tempête... à la Tempête. Une tempête dans un verre de vin - ou plutôt dans un tonneau, voire dans une cave... Clément Poirée a fait mettre les chaussures à bascule – comme dit l'expression populaire – à sa troupe pour porter haut et fort, debout, à quatre pattes et couchée, la pièce d'Ivan Viripaev «Enivrés». Car c'est par là qu'il faut commencer : saluer la performance des acteurs qui, plus de 2h15 durant, simulent l'ébriété avancée de personnages se croisant au bout de la nuit...

L'alcool aidant, on dit tout et n'importe quoi, dans la pièce du Russe comme dans la vie : untel est dans le déni, prétendant que sa mère défunte est toujours en vie, tel autre s'invente un frère prêtre. Parfois, c'est l'inverse, in vino veritas : on avoue ses tromperies à son meilleur ami et à sa femme. On tombe amoureux et on se déteste pour un oui ou pour un non. Mais surtout, on philosophe. Les héros titubants de Viripaev distillent avec leurs vapeurs d'alcools des propos sur la vie, la mort, l'amour, Dieu. Ils deviennent philosophes de la bouteille, puis philosophes tout court, se prennent pour Dieu même, à moins que ce ne soit le diable.

Huit comédiens acrobates incarnent ainsi quatorze rôles : maris, femmes, amis, amants, punkette, prostituée, directeur de festival international de cinéma. Non content de les faire virevolter et tanguer, Clément Poirée leur impose un dispositif scénique diabolique : un plateau rond et tournant, manège barré d'une cloison de verre sur le quart de sa circonférence environ, qui se met en marche à chaque changement de scène (et parfois même pendant). L'acteur mais aussi le spectacle sont sans cesse en mouvement, donnant le tournis au spectateur, à son tour enivré.



Romantisme désespéré

L'ivresse partagée, qui fait tomber le quatrième mur, il fallait oser... Et pourtant, ça marche. Les comédiens font des miracles, John Arnold en tête, prodigieux soudard, tour à tour grotesque et misérable. De soirées entre couples, en enterrement de vie garçons, d'errances dans les rues désertes aux chutes dans les caniveaux, nos clowns imbibés déploient un show burlesque flirtant avec l'absurde. Puis ils se font graves, presque tragiques – pour mieux refaire le monde, littéralement vomir leur âme, leur tristesse et leurs illusions perdues.

Le texte de Viripaev, écrit en 2014, a les défauts de ses qualités. Puisque l'ivresse autorise tout, il part un peu dans tous les sens. On aime ses fulgurances poétiques, son insolence, son acidité à l'égard de la société de consommation et son romantisme désespéré : un appel à l'amour, à la lumière. On aime moins (l'alcool n'excuse pas tout) ses envolées hermétiques, ses accents nihilistes et son machisme plus ou moins assumé (les femmes apparaissent majoritairement soumises ou perdues). Mais globalement, on est emporté par ce bateau ivre, piloté par un capitaine de la trempe de Clément Poirée et manœuvré par un tel équipage d'acteurs. Ces «Enivrés» communiquent au public une ivresse de théâtre, que l'air du bois de Vincennes, une fois sorti de la salle, a du mal à dissiper. Qui s'en plaindra...

• Philippe Chevilley